
M A N U S C R I T

LAMENTATION

de Krzysztof Bizio

Traduit du polonais par Agnieszka Kumor
Avec la collaboration de Laurent Muhleisen

cote : POL04D556

Date/année d'écriture de la pièce : 2001
Date/année de traduction de la pièce : mai 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Krzysztof Bizio
LAMENTATION

Texte français : Agnieszka Kumor
avec la collaboration de Laurent Muhleisen

Personnages:

ANNE – 18 ans (*petite-fille de Sophie, fille de Jacqueline*)

JACQUELINE - 44 ans (*filie de Sophie, mère d'Anne*)

SOPHIE – 67 ans (*mère de Jacqueline, grand-mère d'Anne*)

PREMIERE PARTIE

JACQUELINE - 44 ANS

Les belles femmes, on leur parle autrement. Pas de grossièreté, pas de cris, pas de harcèlement.

On vous sourit, on vous raconte des blagues. Un geste, un mot agréable et l'ambiance est tout de suite plus chaleureuse.

J'aurais dû le prévoir. Je suis pas belle. Je suis pas moche, non, mais je suis pas belle. Je l'ai toujours su, depuis des années. Les jambes, la bouche, les seins, tout est aux normes, mais... J'aurais dû le prévoir. Sentir que c'est à moi que ça arriverait. Mais moi, je me disais : non, aux autres, aux autres, pas à moi.. Et nous y voilà.

J'avais envie de rire en voyant les copines. Tout le monde faisait des listes. Ils vont licencier un tel, ou tel autre. Une telle connaît le patron, telle autre est seulement à cinq ans de la retraite. C'est clair, il y a des problèmes, le budget, les difficultés, je comprenais cela. Et c'est là qu'ils m'ont convoquée. Le patron a dit qu'il y avait des problèmes, le budget, les difficultés et qu'ils allaient devoir me licencier. Je n'ai pas compris.

Oh, je le connais. Ça faisait au moins trois ans qu'il portait le même pull vert. Pendant des heures il téléphonait dans son bureau pour des affaires personnelles. Deux enfants et une voiture tout ce qu'il y a de plus banal.

Lui aussi, il a peur. Tout le monde a peur. Ça fait ses petites combines, et ça se retrouve le nez dedans. Oui, je le connaissais, mais apparemment quelqu'un d'autre le connaissait de plus près.

Au début je suis restée cloîtrée chez moi. Un seul mot cognait dans ma tête : chômeuse, chômeuse, chômeuse. Je me levais le matin, je me couchais le soir, et ça recommençait.

Je pouvais regarder personne en face, tout m'énervait. Je téléphonais, je parlais, à la fin j'ai laissé tomber. J'en avais marre des: tu retrouveras bien quelque chose, le plus important c'est de ne pas se laisser aller, tout ira bien, et puis, regarde un peu autour de toi, les autres aussi ont des problèmes.

Qu'est-ce que j'en ai à faire, des problèmes des autres ? Ils n'en ont rien à foutre de moi, et moi je n'en ai rien à foutre d'eux.

Chaque consultation me coûtait un billet de cent. J'avais pas le fric, mais j'y allais quand même. Ça me calmait, me permettait d'oublier. D'oublier.

Il ne m'a jamais demandé si j'avais besoin de cet argent pour autre chose, et pourtant il savait dans quelle situation j'étais. A la fin je sortais mon petit billet, et lui, il le glissait dans la poche de sa chemise.

Quand j'ai cessé de le voir, pas une fois il ne m'a appelée.

Il m'a conseillé de me procurer un chat. De bien l'observer pour réaliser à quel point ce genre d'animal se contente de peu. Je m'apprêtais à aller en acheter un, lorsque je l'ai vu : Titus.

Il lui manquait l'œil droit et il était assis près des poubelles. Le flanc gauche à moitié déchiqueté, la queue pleine de croûtes.

Dès qu'il m'a vu, il a déguerpi. Je lui ai mis du lait tous les matins. Au bout de cinq jours il m'a permis de le toucher, et au bout de deux semaines il s'est installé dans l'appartement.

Je l'observe. Il se contente vraiment de peu.

Dix-sept ans d'un boulot comme les autres. Deux ans aux HLM, quatre à l'administration, et le reste – au syndic. Rien de spécial – chef du secteur exploitation et entretien courant: les locataires, les coups de fil, les rendez-vous, les états des lieux, l'ennui. Avec la capacité à travailler en équipe, les études supérieures, le stage de comptabilité et une spécialisation en plus, il n'y avait normalement aucun problème pour retrouver du travail.

Et ça a commencé.

Je me suis inscrite. Les documents, les formalités, et hop c'est officiel. Allocations chômage, assurance maladie et tutti quanti. Le calme, quel calme ? En ce moment nous

n'avons aucune offre pour vous, mais dès que quelque chose... De toutes façons, vous allez revenir régulièrement. Il faut toujours positiver, n'est-ce pas ?

Je sais qu'il le fait, j'en suis absolument certaine. Il a quelqu'un, c'est évident.

Il en a toujours eu, mais maintenant il ne se cache plus. Bientôt il l'appellera devant moi. Non, ça je supporterai pas. Ce parfum sur la chemise et tout le temps le même refrain : "Chérie, ne t'en fais pas. On s'en sortira. Ma boîte ne va pas trop mal, sauf que je dois me casser le cul un peu plus". C'est ça, chérie, sauf que ce parfum, c'est pas le mien.

Est-ce qu'on couche encore ensemble ? Bien sûr, mais il faut voir le tableau. Lui près du mur, moi sur le bord opposé. Il arrive et s'endort tout de suite. Soit disant il est vidé, il n'a plus d'énergie.

Un mari ?

Maintenant, il a une bonne excuse : "Chérie, je me fais du souci, tu es si tendue, si irritable, tu devrais te relaxer". Laisse tomber, arrête ton baratin : tu sais, ça m'arrive aussi de me regarder dans une glace.

Ce qui m'énerve le plus, c'est l'hypocrisie. Non, non, avant aussi je m'en rendais compte, mais maintenant je le supporte plus. Tout ce bla-bla : à la radio, à la télévision. Pourquoi ? Les communistes, les cathos. Les uns s'arrangent pour placer leurs enfants dans des conseils d'administration, et les autres, avec de l'argent douteux, leur achètent des appartements. Toute cette hypocrisie, pourquoi ?

Et cette Marlyse. Elle s'est mis en tête de m'aider. Pourquoi je me laisse entraîner dans ces conversations débiles ? Elle m'apporte des journaux, elle me téléphone, elle veut qu'on se voit. Une voisine, c'est bien, mais point trop n'en faut. C'est clair pourtant que ça donnera rien, mais elle s'obstine : le plus important c'est de ne pas se laisser aller, c'est pas vrai, Jacqueline ? C'est vrai, c'est vrai.

Quarante quatre ans dont dix-sept à s'ennuyer au boulot. On commence à huit heures, on finit à seize heures. Une pause cigarette, un sandwich à midi, la routine : les week-ends, les vacances, les ragots, les petites histoires. Comment j'ai pu supporter ça ? Tant d'années ?

Autrefois, je rêvais d'envoyer tout promener, de tout recommencer à zéro et résultat ? On ne veut même pas de moi comme femme de ménage.

J'avais un bureau à moi, quatre gars pour les interventions. Des perles rares, ils savaient tout faire. La plomberie, l'électricité, la seule chose qu'ils touchaient pas, c'est le gaz. Même les dimanches, en cas de pépin, ils se déplaçaient.

Deux ont été virés avec moi, mais pour les hommes c'est toujours plus facile.

Monsieur Jean est gardien de parking, et Dédé – le plus jeune, il a ses petits à-côtés.

On en a vu des choses, ça oui. Il y a deux ans, c'était le cadavre de ce vieux monsieur au huitième, à côté de l'ascenseur. Mort, suspendu entre deux chaises.

Au bout d'un mois le corps s'est disloqué et l'odeur a intrigué les voisins.

A part ça, les subventions virées toujours à la dernière minute, qu'on devait dépenser vite fait, et après, le petit train-train.

C'est un fait : ça va mal pour tout le monde. Dès que je croise quelqu'un dans la rue, il a des problèmes. Soit on le licencie sans préavis, soit on le met en congé sans solde, soit des rumeurs circulent.

Non, quand j'y pense il y a un couple qui s'en sort plutôt bien. Ils ont acheté une maison, lui est devenu directeur. Y a que dans la vie privée que ça colle pas tout à fait : ils ont beau essayer, ils n'arrivent pas à avoir d'enfants.

Aujourd'hui il faut du sang neuf, et pas des vieux débris comme moi. Des jeunes, qui en veulent, qui assurent. Dans tous les domaines, tous, et du début à la fin. Y en a un comme ça qui vient d'emménager à côté. Dans l'appartement du petit vieux. Il me sourit tout le temps en me lançant des : "bonjour", comme si on se connaissait depuis des lustres.

Il me prend pour qui celui-là ?

J'ai peur pour maman. Elle croit tout ce qu'on lui dit. Depuis que papa est mort, elle sort plus de chez elle et parle aux photos. Je l'appelle tous les jours, mais c'est pas pareil. Combien de fois je lui ai dit: quitte cet appartement, prends-en un autre, on sera plus près.

Rien à faire : "J'ai vécu ici presque toute ma vie, c'est ici que je mourrai" et patati et patata.

Qu'est-ce que je peux faire, de toute façon elle m'écoute pas.